

# JOURNAL

DE

# CHIMIE MÉDICALE,

## DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

---

5<sup>me</sup> Série; Tome IV; N° 11. — Novembre 1868.

---

### CHIMIE.

---

#### RECHERCHE DE L'ALBUMINE DANS L'URINE.

C'est à l'emploi de l'acide nitrique et à la chaleur qu'on a recours le plus souvent pour démontrer la présence de l'albumine dans l'urine : mais cette recherche n'est pas toujours facile, malgré les travaux de Mialhe, de Bence-Jones et d'autres observateurs, et, dans certains cas, on peut commettre des erreurs, parce que l'albumine affecte, en présence des réactifs, différentes manières d'être qui n'ont pas encore été expliquées. On admet généralement que ces faits sont dus à ce qu'il existe plusieurs variétés d'albumine, et à ce que d'autres substances également contenues dans l'urine modifient les réactions. Enfin le degré de concentration de ce liquide exerce une influence sur les réactions de l'albumine. L'analyse des urines albumineuses a été étudiée avec soin par M. OEdmansson dans son travail sur l'albuminurie, auquel nous allons faire quelques emprunts (1).

Quand l'urine est très-albumineuse, si on verse de l'acide nitrique goutte à goutte dans le tube qui la renferme, on obtient tout d'abord un précipité, qui tombe au fond du vase, et qui se redissout ensuite; mais si on ajoute graduellement une nouvelle

---

(1) *The Dublin quaterly Journal*, février 1868.

quantité d'acide, la solubilité du précipité diminue et, finalement, il se rassemble au fond du vase sous la forme de petites masses arrondies ou irrégulières, qui offrent quelque ressemblance avec le chlorure d'argent. Un des procédés recommandés par l'auteur, quand l'urine est peu albumineuse, est une modification de celui que Heller a conseillé pour découvrir la bile dans l'urine. On prend un tube à essai, on y verse le tiers ou la moitié de sa capacité d'urine, et on y fait tomber 20 à 30 gouttes d'acide nitrique dilué, en ayant soin que l'acide coule le long des parois du tube et en gagne ainsi le fond. On voit alors se former au-dessus de l'acide un dépôt blanc d'albumine, qui affecte la forme d'un disque à contours plus ou moins nets. Si la proportion de l'albumine est très-peu considérable et la densité de l'urine faible, il peut se faire que la couche d'albumine coagulée ne se place point immédiatement au-dessus de l'acide, mais plus haut dans le tube. Parfois elle est si transparente qu'elle n'est visible que quand elle est éclairée d'une certaine manière, et, dans quelques cas, elle ne devient apparente qu'au bout d'une ou deux minutes. Si l'urine renfermait une forte proportion d'urates, l'acide urique est isolé et se rassemble ordinairement près de la surface libre de l'urine, séparé de l'albumine par un intervalle plus ou moins limpide. Du reste, si on examine cette couche supérieure au microscope, on y découvre de nombreux cristaux bien développés, mais très-petits et de forme variable. Il peut arriver que la couche d'acide urique se mêle à l'albumine, et alors il faut recommencer l'essai.

Quand on chauffe une urine albumineuse et acide, on voit habituellement un trouble se produire et un précipité se former, tandis que ce résultat ne s'observe qu'imparfaitement ou pas du tout si l'urine albumineuse est alcaline. Il faut donc, avant de tenter cette épreuve, s'assurer que l'urine est acide et, si elle ne l'est pas, y ajouter quelques gouttes d'acide acétique. On se gar-

dera bien de remplacer ce dernier par l'acide nitrique, dont la présence en petite quantité dans une urine albumineuse suffit pour l'empêcher de donner un précipité par la chaleur. Quand la proportion d'albumine est très-faible, après une rapide ébullition, on ne remarque qu'un simple nuage, qui, pendant le refroidissement, tombe au fond ou disparaît. Il est plus rare de rencontrer une urine albumineuse, à réaction acide, qui conserve sa limpidité avec une ébullition prolongée. D'après Bence-Jones, qui le premier a observé ce phénomène, le défaut de coagulation serait dû à l'existence d'une certaine quantité d'acide nitrique libre dans l'urine. Mais ce fait a été observé chez des malades qui n'avaient absorbé ni acide nitrique, ni nitrates, et ne s'est point réalisé, au contraire, avec l'urine de ceux qui avaient ingéré des quantités considérables d'acidité azotique. M. OEdmansson pense que, dans ce cas, la densité de l'urine joue un certain rôle, et que, plus cette densité est considérable, moins l'albumine a de tendance à se coaguler, car la matière, quelle qu'elle soit, qui s'oppose à la coagulation, est plus abondante dans une urine concentrée que dans celle qui ne l'est pas. Il fait remarquer, en outre, que quand on chauffe une urine à faible densité, et qu'on obtient un précipité d'albumine, cette dernière peut être redissoute par l'addition d'une ou deux gouttes d'acide nitrique à l'urine bouillante, tandis qu'on croyait jusqu'alors dans cette dissolution trouver la preuve que le dépôt était constitué par des phosphates et non par de l'albumine. Cependant, le précipité d'albumine ne se redissout que quand la densité du liquide n'est pas supérieure à 1.016 ou environ; ou bien, s'il se dissout à l'ébullition dans une urine à densité plus élevée, il reparait pendant le refroidissement. Bence-Jones explique la dissolution de l'albumine coagulée par l'addition d'acide nitrique au liquide bouillant, en disant que l'albumine forme avec cet acide un composé qui, même à une haute température, est insoluble dans

l'acide dilué, tandis que, d'après Beale, l'acide phosphorique des phosphates serait mis en liberté, et ce serait lui qui maintiendrait l'albumine en dissolution. Du reste, ce corps se redissout toujours si on le chauffe avec un excès d'acide nitrique.

---

#### CHAUFFAGE DES VINS.

Le ministre de la marine et des colonies a chargé dernièrement une commission d'étudier les procédés recommandés par M. Pasteur pour prévenir les maladies des vins au moyen du chauffage. Cette commission, qui était présidée par M. de Laparent, directeur des constructions navales, vient de présenter son rapport au ministre; voici les conclusions de ce document :

Le chauffage des vins, sans qu'on puisse affirmer qu'il assure indéfiniment leur durée, les préserve, au moins fort longtemps, de toute altération et mérite d'être appliqué aux vins de campagne, particulièrement à ceux que l'on expédie aux colonies. Il convient, en conséquence, de faire une première application en grand de ce procédé au chargement qui doit être expédié en septembre de cette année, au Gabon, sauf à en laisser une petite fraction à l'état naturel, pour servir de terme de comparaison.

Le vin devra être chauffé à une température comprise entre 55 et 60° centigrades.

Le vin chauffé devra être viné de 1 1/2 pour 100 d'alcool, de manière à être au titre de 13 pour 100 d'alcool, titre réglementaire des vins de campagne aux colonies.

L'appareil dont il conviendra de se servir est le réfrigérant de M. l'ingénieur Perroy, convenablement modifié, c'est-à-dire que l'enveloppe zinguée aura été remplacée par une enveloppe en étain pur ou en cuivre fortement étamé.

Enfin, il conviendra d'embarquer sur la frégate *la Sybille*, lorsqu'elle se rendra de Brest à Toulon, les trente barriques qui



ont été chauffées dans ce dernier port en présence de la sous-commission.

L'étude des questions qui se rattachent à la conservation des vins de la marine est tellement importante que le ministre a prononcé la permanence de la commission qu'il avait instituée à cet effet.

---

#### PRÉPARATION DE L'ACIDE PHÉNIQUE PUR.

Par M. Hugo MULLER.

On traite l'huile de goudron de houille par la soude caustique ou par un lait de chaux clair; la solution alcaline ainsi obtenue tient en dissolution, outre l'acide phénique et ses homologues, quelques autres substances devenant brunes par l'action oxydante de l'air et, de plus, selon son degré de concentration, une proportion plus ou moins forte de naphthaline.

On commence par étendre d'eau le mélange de toutes ces substances : la naphthaline et différentes autres impuretés sont ainsi séparées.

Le liquide est alors soumis pendant quelques jours à l'action de l'air dans des vases à fond plat, et fréquemment agité pour faciliter l'oxydation; il ne tarde pas à se colorer en brun foncé. On filtre, puis on établit, par un essai préalable fait sur une petite quantité du liquide, la proportion d'acide nécessaire à la saturation complète de la solution.

On ajoute au mélange total le sixième environ de cette quantité d'acide, et l'on obtient un abondant précipité, formé en majeure partie de matières résineuses brunes, qui se sont produites sous l'influence de l'air.

Une seconde addition d'acide détermine la séparation d'une huile composée principalement d'alcool cressylique, qui possède pour les alcalis une affinité moindre que l'acide phénique.

Par une dernière précipitation, on obtient l'acide phénique lui-même dans un état de pureté très-avancé, et il suffit de le distiller une fois ou deux pour l'obtenir cristallisé.

Comme une très-petite quantité d'eau empêche la cristallisation de cet acide, il est bon de commencer par le chauffer à une température voisine de son point d'ébullition, en y faisant passer un courant d'air sec.

Les eaux-mères de la préparation de l'acide phénique renferment encore un peu de cet acide en dissolution; on l'en sépare au moyen du sel marin, ou par distillation; mais généralement cette quantité est trop minime pour payer les frais d'extraction, et il vaut mieux y renoncer.

M. Hugo Müller a constaté qu'il existe souvent dans l'acide phénique une très-petite quantité d'une substance dont les propriétés sont très-voisines de celles de cet acide et qui lui communiquent une odeur extrêmement désagréable. D'après ses recherches, ce serait un composé phénique sulfuré, et l'addition d'un peu d'oxyde de plomb suffirait pour en débarrasser l'acide phénique.

---

#### FILTRATION DES EAUX POUR LES RENDRE POTABLES.

Une découverte, qui nous paraît mériter au plus haut degré l'attention publique, a été faite dans ces derniers temps par M. Thomas Spencer, de Londres, relative à l'action de l'oxyde noir de fer (oxyde magnétique) sur la filtration des eaux potables. Toutefois, l'auteur ne se sert pas d'oxyde magnétique pur, et les propriétés qu'il lui reconnaît sont certainement dues, en partie, au carbone qu'il contient à l'état de mélange, ainsi que nous allons le voir. Quoi qu'il en soit, M. Spencer obtient son produit en chauffant ensemble, dans des vases clos, de l'oligiste rouge avec de la sciure de bois. Il se produit ainsi de l'oxyde magnétique mêlé de quelques centièmes de carbone. En faisant

filtrer à travers une couche de cette substance, épaisse de quelques pouces, l'eau de rivière ordinaire, ou même des eaux très-impures, on les prive en grande partie de leur matière organique soluble. Ainsi, d'après l'auteur, non-seulement on peut extraire de l'eau de rivière toutes les matières en suspension, mais on en éloigne presque toute la matière organique soluble, chose que l'on désire depuis tant d'années. L'auteur attribue cet effet à une action oxydante exercée par l'oxyde magnétique. Le journal *Medical Times*, en parlant de cette découverte, est d'opinion qu'en traitant une eau quelconque par un peu de solution de permanganate de potasse et ensuite filtrant cette eau à travers une couche d'oxyde magnétique contenant un peu de carbone, obtenue comme nous venons de le dire, on rendra toujours cette eau parfaitement bonne pour la boisson.

---

## TOXICOLOGIE.

---

### LES ROBES ET LES CHAUSSETTES EMPOISONNÉES.

On sait que pour la coloration des étoffes qui servent à nos vêtements on est forcé d'employer des couleurs minérales. Nous avons fait connaître les dangers qui résultent de l'usage que font beaucoup de dames de robes dont l'étoffe doit sa couleur au vert de Schweinfurt. Mais nous avons prêché dans le désert; malgré les sages conseils, et de l'administration, et des hommes qui s'occupent de l'hygiène publique, malgré les accidents signalés en France et à l'étranger, nos dames portent de ces robes; les négociants, quoique avertis, fabriquent des étoffes qui peuvent être nuisibles à la santé.

Un fait nouveau vient de se révéler en Angleterre : c'est l'emploi des matières toxiques pour donner aux chaussettes des couleurs diverses.

De ces chaussettes ont donné, dit-on, lieu à des cas graves de maladie et même d'empoisonnement ! Un industriel aurait, dit-on, été arrêté sous l'inculpation d'avoir fait fabriquer de ces chaussettes dans un but criminel (1). Il paraît, cependant, que la confection de ces chaussettes n'avait pas pour but le crime d'empoisonnement. En effet, nous trouvons dans un autre journal (2) l'article suivant :

« C'est à tort qu'on avait attaché une intention criminelle à la vente des chaussettes empoisonnées, et voici de nouveaux détails que nous empruntons aux journaux anglais :

« Un médecin, le docteur Weller, s'est présenté à la cour du lord-maire de Londres et a déclaré qu'il avait observé dans sa clientèle de graves affections provenant du port de chaussettes de couleur, en grande vogue maintenant.

« Ces chaussettes, nuancées de couleurs très-vives, contiennent, surtout celles de couleur rouge et orange, des poisons très-violents que la transpiration fait agir et qui produisent des éruptions et des maladies cutanées fort sérieuses. Une danseuse de Drury-Lane, qui, dans un ballet, avait revêtu un maillot préparé avec ces couleurs, a été atteinte de souffrances cruelles. Plusieurs personnes ont dû à leurs chaussettes des accidents également sérieux. En conséquence, la maison qui a fabriqué ces articles a résolu de les retirer de la circulation. »

On reproche souvent à l'administration les mesures qu'elle prend relativement à la santé publique, on dit *qu'elle entrave le progrès*. Nous croyons que c'est peut-être un reproche contraire qu'on devrait lui adresser.

Voici de nouveaux renseignements sur ce sujet :

Il a été question ces jours-ci, dans les journaux anglais et français, de *chaussettes empoisonneuses*. On a même bâti là-des-

---

(1) Voir le *Petit Figaro* du 4 octobre.

(2) La *Petite Presse* du 8 octobre.



sus toute une histoire d'empoisonnements pratiqués sur *un grand pied* par les dames de Londres qui chaussaient leurs maris de ces tissus mortifères..... Ce qu'il y a de vrai dans cela, c'est l'existence d'accidents incontestablement causés par l'usage de chaussettes et de bas de coton teints par certaines couleurs nouvelles.

M. Bidard, professeur de chimie à Rouen, croit très-important d'éclairer le public à ce sujet. Il y a environ trois mois, un Anglais de ses amis habitant le Havre lui adressa une paire de chaussettes. Sur le fond teint en lilas se dessinaient des lignes circulaires en soie teintes en rouge vif. L'usage de ces chaussettes a donné lieu aux accidents suivants, constatés par une consultation de deux médecins du Havre :

Chacune des lignes rouges a provoqué sur la peau une inflammation très-vive, douloureuse, une tuméfaction analogue à une brûlure. Ces accidents ont été suivis d'une indisposition générale ayant le caractère d'un léger empoisonnement, qui n'a cédé aux soins de la médecine qu'après deux jours. L'analyse et l'examen très-minutieux des chaussettes ont démontré que la couleur lilas, faisant le fond et n'ayant produit aucun accident, était du violet d'aniline; que les lignes de soie colorées en rouge étaient teintes avec de la coraline, nouveau principe colorant préparé avec l'acide phénique que l'on extrait du goudron.

La coraline, en raison de la vivacité de sa couleur, est très-estimée en teinture, et jusqu'ici on en a fait usage pour l'article vêtement sans aucun inconvénient et sans aucun accident.

Si la chaussette a provoqué un état maladif ayant le caractère d'un empoisonnement, c'est parce que, de tous les vêtements, c'est le seul qui s'applique d'une manière exacte et énergique sur la peau. La pression qu'il exerce est d'autant plus grande que les chaussures sont plus justes.

En résumé, la coraline peut être un poison d'une certaine éner-

gie; on doit l'exclure des bas et des chaussettes, mais il n'y a aucun inconvénient à maintenir son usage pour les vêtements qui ne touchent pas la peau.

Les chaussettes sur lesquelles M. Bidard a expérimenté sont un article anglais qui a un cachet d'élégance remarquable.

Cette question a été portée devant le Conseil central d'hygiène publique et de salubrité de la Seine-Inférieure.

---

#### EMPOISONNEMENT ET SUICIDE PAR LE CYANURE DE POTASSIUM.

Un événement affreux a répandu la consternation parmi la population de la capitale de l'Autriche : la veuve d'un ancien propriétaire, employé d'un chemin de fer, Auguste Kaiser, s'est empoisonnée mercredi matin, entre sept et huit heures, au moyen de *cyancali*, avec ses enfants, Rudolphe, âgé de neuf ans, Gustave, âgé de sept ans, Hildegarde, âgée de deux ans, et sa vieille mère, soixante-dix ans, la veuve Catherine Hütman.

La misère et la détresse, telles sont les causes de ce crime affreux. La famille, dénuée de toutes ressources, était menacée d'une saisie et devait quitter son logement. Sans espoir de trouver quelque part du secours, et ne sachant pas où trouver une autre demeure, la mère, désespérée, accomplit cette horrible exécution.

Cet empoisonnement paraît avoir été prémédité depuis longtemps par la veuve Kaiser ; sur la table, on a trouvé une petite fiole contenant des morceaux de cyancali cristallisé ; à côté, des restes du déjeuner empoisonné, et autour les victimes couchées sur le sofa, à terre ou renversées sur leurs chaises. La veille, la veuve Kaiser acquittait encore une note qu'on lui présentait. Le matin, à six heures, elle sortit pour acheter du lait ; depuis lors, on n'a plus aperçu aucun membre de la famille.

Vers les huit heures, les voisins entendirent pleurer un des

enfants, Armin, âgé de cinq ans ; on regarda par la fenêtre de la cuisine dans la chambre où logeait la famille Kaiser, et l'on vit la mère étendue à terre et la grand'mère sur le canapé, l'une et l'autre sans mouvement.

On dit à l'enfant d'ouvrir la porte, mais il refusa d'abord, et il n'obéit qu'après qu'une des voisines eut promis de lui donner des bonbons.

Un spectacle affreux s'offrit aux yeux des voisins : tous les membres de la famille indiqués ci-dessus étaient étendus sans vie dans la chambre, à l'exception de la petite Hildegarde, âgée de deux ans, qui respirait encore péniblement et qui rendit le dernier soupir après quelques instants.

Les voisins ne pouvaient croire à la réalité de ce qu'ils voyaient. On s'empressa d'aller chercher un médecin, mais il était trop tard.

A huit heures et demie, la police entra dans la chambre pour procéder aux constatations légales. Les médecins qui l'accompagnaient firent de nouveaux efforts infructueux pour rappeler à la vie les malheureuses victimes.

On recueillit ensuite les restes du déjeuner ainsi qu'une théière dans laquelle on trouva une certaine quantité de cyanali.

L'enfant qui vivait encore, le petit Armin, raconta qu'il était venu dans la chambre, auprès de sa mère, que celle-ci était allée à sa rencontre en chancelant, qu'elle lui avait recommandé de se tenir tranquille et de ne pas ouvrir les portes, qu'elle se hâta de fermer ; elle lui aurait présenté ensuite une tasse remplie de 'hé, que l'enfant refusa, puis elle tomba à la renverse. Le petit garçon, qui, probablement, n'a échappé à la mort que par son absence, n'a pu donner d'autres renseignements.

On trouva quelques lettres où il était question de l'empoisonnement.

Dans une de ces lettres, la veuve Kaiser donne comme motif de sa résolution épouvantable la misère affreuse dont elle souff-

frait. Dans une seconde lettre à une amie, elle supplie celle-ci de lui prêter 8 florins, en ajoutant que, si le secours tardait à arriver, il viendrait trop tard !

Les cadavres ont été transportés à la chambre des morts du grand hôpital.

---

#### CAS DE MORT DÉTERMINÉS PAR LES SERPENTS VENIMEUX.

On cite chaque année des accidents graves, des cas de mort déterminés par la morsure des serpents, et particulièrement de la vipère. Dans l'Inde, ces cas graves sont nombreux et on a établi que la mortalité provenant dans l'Inde des morsures de serpents venimeux est plus grande qu'on ne le suppose généralement. Le docteur Shortt, de Madras, a publié un relevé dans lequel il montre qu'en 1866 il est mort jusqu'à 1,890 personnes de cette cause, rien que dans la présidence de Madras.

Le fait suivant peut faire connaître à quel danger a échappé tout récemment M. Delahaye :

Il y a quelques mois, un Allemand nommé Becker ouvrit à Philadelphie un jardin zoologique avec un café y attaché. Il avait de belles collections d'animaux, d'oiseaux et de reptiles. Peu après, il acheta un serpent à sonnettes, ayant trois pieds de long et très-apprivoisé.

Un jour, quelques individus réunis au café voulurent entendre la sonnette du serpent ; pour leur faire plaisir, Becker prit un bâton et poussa le reptile, qui devint très-irrité. Peu après, Becker souleva le serpent du fond de sa cage ; à peine l'avait-il touché qu'il sentait six crocs venimeux s'enfoncer profondément dans l'index de sa main droite. L'Allemand courut immédiatement chez un droguiste, qui cautérisa la blessure, mais inutilement ; le doigt enfla à vue d'œil et se décolora.

Becker revint chez lui et apprit stoïquement à sa femme qu'il



allait mourir. Sa femme et ses enfants, muets de terreur, restèrent à ses côtés, pendant qu'il écrivait rapidement ses dernières volontés. Les médecins appelés ne purent qu'épier l'instant de sa mort. Le venin du serpent s'était répandu dans toutes ses veines, et, de moment en moment, son corps enflait et bleuisait.

Trente minutes après avoir reçu la fatale blessure, M. Becker avait perdu connaissance ; un quart d'heure après, il était mort (1).

---

#### CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX.

C'est vers la fin de l'été qu'on récolte dans les grands bois les champignons comestibles appelés : *bolet*, *agaric*, *orange*, etc., mais c'est aussi vers cette époque qu'on signale le plus de cas d'empoisonnements causés par les espèces vénéneuses. Est-il facile pour tous de distinguer les champignons indigènes qu'on peut manger sans le moindre accident de ceux qui recèlent les poisons les plus violents, qui souvent ont les mêmes caractères que les premiers ? Les indications qu'on trouve formulées dans un grand nombre d'ouvrages d'économie domestique ne peuvent nullement éclairer les personnes étrangères à la botanique sur les propriétés que possèdent les champignons qu'on trouve dans les bois, les friches et les champs cultivés. Aussi est-ce bien à tort qu'on ne cesse de répéter qu'on peut considérer comme comestibles tous les champignons qui ont une couleur rose ou vineuse, une odeur de rose et une saveur de noisette, et qui ne noircissent point pendant leur cuisson une cuiller d'argent. Les graves accidents survenus ces jours derniers à Angers prouvent une fois de plus la nécessité de bien connaître les espèces co-

---

(1) Le cas de mort de Becker, les heureuses expériences qui ont soustrait M. Delahaye à la mort, nous engagent à publier un travail de M. Viaud-Grandmarais (de Nantes), qui nous a paru avoir un très-grand intérêt. (Voir le prochain numéro.)

mestibles ou de faire apprécier par une personne compétente les propriétés des champignons qu'on se propose de manger.

A Paris, à Nantes et dans quelques autres villes, tous les champignons ne peuvent être vendus sur les marchés qu'après avoir été visités et examinés avec soin par une personne désignée à cet effet par l'administration municipale. Une telle mesure de police sanitaire, mise en pratique en France dans tous les centres de population où il existe un pharmacien, aurait incontestablement pour effet d'empêcher la vente des espèces qui sont dangereuses par le poison violent qu'elles renferment. En outre, elle permettrait aux personnes qui récoltent des champignons sauvages de pouvoir à chaque instant du jour se renseigner sur leurs véritables propriétés. Quiconque, à Nantes, veut connaître si une espèce récoltée dans les bois, les landes ou les terres cultivables est comestible ou vénéneuse, s'adresse à M. Moride, pharmacien, délégué municipal. C'est pourquoi les cas d'empoisonnement sont fort rares dans cette grande cité industrielle.

La pernicieuse action des champignons vénéneux agit sur l'économie plus ou moins promptement, selon les espèces et les individus. Dans certains cas, les crampes, les convulsions, une soif inextinguible, etc., apparaissent huit ou douze heures après le repas. Dans d'autres, les symptômes d'empoisonnement ne se manifestent qu'au bout de vingt-quatre heures. Lorsque les premiers accidents surviennent, il faut, avant tout, employer tous les moyens possibles : l'eau tiède, l'émétique, etc., pour provoquer de nombreux vomissements, dans le but de faire rejeter de l'estomac les champignons qui y sont contenus. En outre, on doit se hâter d'appeler un médecin. Quand les vomissements ont cessé, on administre de suite un purgatif : l'eau de Sedlitz, de l'huile de ricin, etc. C'est en suivant ces indications qu'on arrive souvent à paralyser l'action toxique des champignons vénéneux ingérés dans l'estomac.

CH. DE LIMELLE.

## EMPOISONNEMENTS PAR LES CHAMPIGNONS.

Le nommé Cantalou, dit le *Courrier de la Gironde*, métayer à Pessac, rentrait chez lui portant une provision de champignons ramassés dans les bois voisins; sa femme lui fit observer que ces champignons n'étaient pas comestibles, et que les manger c'était vouloir s'empoisonner. Mais Cantalou exigea non-seulement que sa femme fit cuire ces champignons, mais qu'elle en mangeât, ainsi que ses enfants.

Lundi on enterrait l'un des enfants Cantalou, mardi le second succombait dans d'atroces douleurs; on désespère de sauver le sieur Cantalou, dont la puissante organisation lutte contre les efforts du poison, mais dont le moral est péniblement affecté par suite du malheur causé par son obstination; quant à sa femme, sa répugnance et la certitude qu'elle avait de la mauvaise qualité des champignons ont fait qu'elle n'en a mangé, pour obéir aux ordres de son mari, que du bout des dents, et elle en sera quitte pour une assez grave indisposition.

Les champignons sont très-abondants cette année, les mauvais comme les bons; très-nombreux aussi, par malheur, les empoisonnements occasionés par ces cryptogames.

On écrit de Pradelles (Haute-Loire), au *Mémorial* :

Le 17 courant, le commissaire de police de Pradelles accepta d'un cultivateur une certaine quantité de champignons qu'il crut bons. Il en est très-amateur; il doit donc être fort connaisseur. Cependant sa femme, ses trois enfants et lui-même ont bientôt senti les atteintes du poison.

Des soins leur ayant été donnés, la femme et les enfants sont enfin guéris, mais le mari est encore dans un triste état, et le cerveau est cruellement pris.

La petite ville de Pradelles était en grand émoi, et l'on a désespéré un moment de la vie du commissaire de police.

---

La femme Sicard, demeurant au village d'Herveux, avait préparé un plat d'oranges cueillies par son mari; ils les mangèrent, à leur repas, avec leurs deux filles, Madeleine, âgée de huit ans, et Victoire, âgée de trois ans. Ces enfants ressentirent les premières les effets du poison; elles furent atteintes, pendant deux jours, de coliques qui continuèrent avec des alternatives d'assouplissement, et moururent le soir du second jour. Les époux Sicard ne tombèrent malades que vingt-quatre heures après l'ingestion des champignons; le mari ne tarda pas à succomber.

Les médecins appelés à soigner cette malheureuse famille n'ont pu sauver que la femme Sicard, qui est aujourd'hui hors de danger.

Voici un autre cas qui a donné lieu à la mort de cinq personnes :

Lundi, 31 août, la femme Faivret, de Menotey (Jura), avait accommodé un plat de champignons. Elle et ses trois enfants, ainsi que sa mère, firent le repas de midi avec ce plat. Le sieur Faivret, chef de famille, qui était absent, rentra chez lui vers huit heures du soir et trouva les cinq personnes dans des vomissements affreux.

Malgré tous les soins qui furent prodigués aux malades, la femme Faivret et deux de ses enfants succombèrent le lendemain matin, au milieu d'atroces souffrances.

La belle-mère de Faivret et le troisième enfant étaient encore vivants le lendemain, mais on avait perdu tout espoir de les sauver.

---

Le *Journal de la Vienne* rapporte que toute une famille du quartier de la Tranchée, à Poitiers, a failli succomber à un em-



poisonnement produit par des champignons mangés au repas du soir. Vers minuit, le père, la mère et les deux enfants ont été pris de coliques atroces. Un médecin, appelé aussitôt, les a trouvés dans un état très-grave, surtout la mère, fort malade encore en ce moment. Des soins énergiques et intelligents les ont cependant mis hors de danger. Il paraîtrait que les champignons n'étaient pas d'espèce vénéneuse; mais on avait eu l'imprudence de les faire cuire et les manger sans en détacher les feuillets qui tapissent chez ces cryptogames le dessous du chapeau. Or, on sait que les corpuscules contenus dans ces feuillets peuvent amener souvent une véritable intoxication.

---

OBSERVATION SUR UN CAS D'EMPOISONNEMENT PAR LES  
CHAMPIGNONS.

Par M. OLLIVIER.

D. M. P., Pharmacien-major.

Batna (Algérie), le 27 septembre 1868.

Je vous envoie l'observation d'un cas d'empoisonnement par les champignons qui vient de faire trois victimes; l'une était un officier de santé. Voici les faits :

Le 11 ou 12 septembre, M. Bonnarie sortait de faire un accouchement lorsqu'il aperçut dans la cour de la maison un assez grand nombre de champignons. Il manifesta le désir d'en manger; le mari de sa cliente lui en porta. Quelque temps après, on l'invite à en venir manger à déjeuner. M<sup>me</sup> Bonnarie les avait fait cuire. L'invité s'en souciant peu, prétexta l'état de sa femme et s'en fut après en avoir mangé un ou deux. M. et M<sup>me</sup> Bonnarie et leur fils, âgé de quinze ou seize ans, continuèrent leur repas et ils mangèrent une partie des champignons chauds. Le soir, à leur dîner, n'ayant éprouvé aucun malaise jusque-là, ils achevèrent les champignons restés du repas du matin, qu'on avait

laissé refroidir dans une casserole en fer battu. Vers une heure du matin, les vomissements commencèrent chez les trois membres de la famille. Le médecin de l'hôpital, appelé, passa près d'eux une partie de la nuit, donnant des vomitifs, puis des éthers, de l'eau albumineuse, etc., etc.; tout le traitement rationnel en usage. Le lendemain, toute la famille, y compris un enfant à la mamelle, fut portée à l'hôpital militaire : le lait, les excitants furent continués; malgré les frictions, les bains de moutarde, l'empoisonnement marcha sans répit chez le mari particulièrement qui nous dit *« sentir le refroidissement gagner sa poitrine, sa langue se paralyser. »* Ceci se passait le surlendemain à dix heures du matin. A trois heures de l'après-midi, il était mort, avec des caractères tétaniques prononcés et une cyanose complète. La femme et l'enfant ont été très-gravement malades, et, quoiqu'encore à l'hôpital faibles et souffrants, on espère les sauver.

La marche de la maladie n'a présenté rien de particulier et a suivi toutes les périodes et caractères qu'on trouve dans tous les auteurs. Je crois par expérience que le lait froid, après qu'on a suffisamment fait vomir, est un des points du traitement sur lequel on doit le plus insister en le donnant abondamment comme tisane ajoutée au traitement ordinaire.

On m'assure que ces champignons provenaient d'une couche et que toute l'année dernière les habitants de cette même maison en avait mangé sans avoir eu la moindre indisposition. Je crois, jusqu'à preuve du contraire, que c'est à la *décomposition* de ces champignons qu'est dû l'accident.

---

#### EMPOISONNEMENT PAR LA FLEUR DE RENONCULE ACRE.

Au milieu d'une prairie située aux environs de Paris, M. X... possède une maison de campagne. Dernièrement, sa fille, âgée de dix-huit ans, jouait avec une de ses camarades dans cette prairie

et cueillait des fleurs pour se tresser des couronnes. Parmi ces fleurs, il y avait des boutons d'or qui se trouvaient en grande quantité dans le pré. Séduite par leur belle couleur, la jeune fille mangea quelques-unes de ces fleurs.

Quelques instants après, elle fut en proie à de violentes coliques et tous les symptômes d'un empoisonnement se manifestèrent. Ses parents appelèrent un médecin, et, grâce à ses soins et à une médication énergique, elle fut bientôt hors de danger.

On ignore généralement que beaucoup de fleurs qui croissent dans nos champs, ou que nous cultivons dans nos jardins, sont des poisons violents. Parmi ces plantes, on peut citer le *bouton d'or*, la *rose de Noël*, la *renoncule âcre*, l'*aconit*, le *datura*. L'*élébore* offre le même danger.

---

#### ENCORE UN EMPOISONNEMENT PAR LES FRUITS DE LA BELLADONE.

Dernièrement, un triste accident est venu plonger dans le deuil une honorable famille habitant sur les monts du Locle.

Quatre enfants de trois à cinq ans, en jouant dans les bois environnants, se sont mis à cueillir et à manger des fruits de la belladone, cette plante si attrayante, mais en même temps si dangereuse, de nos forêts, où elle est répandue à profusion. De retour à la maison, ils se gardèrent bien de dire ce qu'ils avaient fait; ce n'est que le soir que, l'effet du poison commençant à se produire, ils avouèrent et indiquèrent ce qu'ils avaient mangé. On leur administra du contre-poison; mais, malgré des soins immédiats, un de ces enfants, petit garçon robuste et intelligent, succomba au bout de quelques heures. Les autres, qui, sans doute, avaient mangé une moins grande quantité de ces fruits, ont été guéris après deux ou trois jours de maladie.

---

#### MORT D'UN EXTERNE A LARIBOISIÈRE.

Tous ceux qui s'occupent de la science médicale savent que

souvent ceux qui pratiquent, soit des autopsies, soit des recherches médico-légales, ou de toxicologie, doivent agir avec la plus grande prudence pour se garantir des piqûres et des coupures. Nous avons des exemples de morts rapides par suite de ces opérations.

Voici un nouveau fait :

Un jeune externe de l'hôpital Lariboisière, un futur savant peut-être, une belle âme à coup sûr, vient de mourir victime de son zèle pour la science. Un malade atteint d'une affection contagieuse étant mort, il résolut d'en faire l'autopsie. Il avait porté un diagnostic qu'il voulait voir se confirmer par l'expérience. Le médecin en chef, le docteur Duplay, avait recommandé la plus grande prudence. Mais Adrien Courtois (c'est le nom du jeune externe) voulait voir et toucher. Courtois avait à la lèvre un petit bouton ; il n'en tint pas compte, il opéra, eut la joie de constater la sûreté de son diagnostic, et rentra une heure après dans sa famille : il y rentrait avec la mort. Préoccupé, il avait porté la main à sa lèvre. Quand il s'aperçut de son imprudence, il était trop tard : il fallait mourir ! Il est mort comme un sage, doucement, héroïquement, sans laisser soupçonner à ses parents, qui l'adoraient, la gravité de son mal. Il avait vingt-trois ans ! Au milieu des plus atroces tortures, son cœur vaillant a renfermé jusqu'à l'agonie le terrible secret. Nombre d'étudiants se pressaient, à Saint-Denis, à son enterrement ; tous sanglotaient. Un très-touchant discours a été prononcé sur sa tombe.

---

## PHARMACIE.

---

### ÉTAT DE LA PHARMACIE EN IRLANDE.

Extra d'une lettre adressée aux éditeurs du *Pharmaceutical Journal*, juillet 1868.)

La loi en vigueur, dans ce pays, défend sévèrement d'ouvrir



« une officine, pour exécuter les prescriptions médicales, à toute  
« personne non pourvue du titre *particulier de licentiate of the*  
« *apothecaries' Hall Dublin.*

« Avec le titre même de *Pharmaceutical chemist*, on ne peut  
« exécuter légalement une prescription ; la Compagnie des apo-  
« thicaires interviendrait aussitôt, intenterait un procès pour  
« revendiquer sa propriété, punir la transgression de ses droits.  
« Maintenant que nous possédons une pharmacopée nationale,  
« d'après laquelle les noms, les préparations, la valeur des médi-  
« caments sont uniformes dans tout le Royaume-Uni, je ne vois  
« pas de raison plausible à ce fait ; *pourquoi une personne qui*  
« *exerce la profession de pharmacien en Angleterre ne pourrait,*  
« *sans obstacle, l'exercer en Irlande ?*

« Mais l'apothicaire irlandais est quelque chose de plus qu'un  
« simple pharmacien. La licence d'*apothecaries' Hall Dublin...*  
« donne le droit, à son possesseur, d'exercer la pharmacie et la  
« médecine dans tous les domaines de Sa Majesté.

« En Irlande, un pharmacien peut refuser d'exécuter une  
« prescription, en disant qu'il ne possède pas le médicament ou  
« en élevant le prix d'une manière extraordinaire, et il peut  
« empêcher un *pharmaceutical chemist*, dûment qualifié, de la  
« remplir..... »

Ce fait nous a paru si extraordinaire que nous avons attendu de nouvelles informations pour le communiquer. Il est évident que ce monopole est préjudiciable à tous les intérêts et n'a aucune raison d'être. Nous pensons comme M. Monyhan, le signataire de la lettre, que l'Irlande, soumise à la nouvelle pharmacopée de Londres, et aux lois qui régissent la pharmacie dans ce pays, aurait un grand intérêt à les adopter entièrement. Cela développerait ses ressources naturelles, en donnant beaucoup d'impulsion aux affaires et stimulerait l'initiative individuelle, étouffée jusqu'ici par cet esprit d'égoïsme et d'injustice.

P. ROCHETTE.

---

CIRCULAIRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR AUX GOUVERNEURS  
DE LA RUSSIE.

---

Considérant d'abord que le droit d'entrée et le débit des remèdes secrets en Russie est permis alors seulement que ces remèdes sont connus du conseil médical ;

Considérant ensuite que les publications dans les journaux concernant les remèdes secrets recommandés à l'étranger, mais dont l'importation est défendue en Russie, ont le but d'exciter la convoitise du public d'être obtenus, et, par conséquent, décident les droguistes et les pharmaciens de les importer en secret, malgré qu'ils soient défendus ;

Considérant, en second lieu, que les publications de beaucoup de remèdes, dont l'importation est permise par le conseil médical et qui sont recommandés dans beaucoup de nos journaux, sont accompagnées d'une énumération des maladies contre lesquelles ils sont efficaces, ainsi que d'un bon nombre de certificats ayant pour la plupart un cachet de charlatanisme ;

Le conseil médical a décidé de ne permettre aucune réclame dans les annonces de nos journaux, concernant les remèdes dont l'importation est permise, et de permettre dans ces annonces seulement le nom de ces remèdes et l'endroit de leur débit, et de défendre complètement l'annonce concernant les remèdes qui n'ont pas été examinés et permis à l'importation par ledit conseil.

(Supplément officiel de la *Poste du Nord*, 12/27 juin 1868.)

---

CHLORATE DE SESQUIOXYDE DE FER.

M. de Riverend a lu à l'Académie de médecine en son nom et au nom de M. Gaube un travail intitulé : *Aperçu sur le chlorate de sesquioxyde de fer et le chlorate double de potasse de fer.*

Il résulte de ce travail, au point de vue de l'application médi-

cale, que les sels de potasse, lorsqu'ils sont joints à des sels de fer, acquièrent un pouvoir curatif supérieur à celui des sels de potasse et des sels de fer pris séparément. Les auteurs proposent, en conséquence, le chlorate ferrique et le chlorate double de potasse et de fer comme agent puissant d'oxydation dans les cas de trouble de l'hématose, comme antidote physiologique et comme contre-poison chimique des sels de mercure et d'arsenic, comme prophylactique de la stomatite mercurielle; enfin, comme tonifiant à un haut degré.

Ce travail a été renvoyé à l'examen de MM. Robinet, Gobley et Buignet.

---

#### INTERDICTION DE L'HOMŒOPATHIE EN RUSSIE.

Un journal de médecine annonce que, considérant les nombreuses victimes du traitement homœopathique, un ukase de l'empereur de Russie prohibe l'exercice de l'homœopathie dans toute l'étendue de l'empire russe, sous peine de 500 roubles d'amende et de deux années de déportation en Sibérie.

Ce fait est démenti; qu'y a-t-il d'exact?

---

#### NOUVELLE ÉDITION DE LA PHARMACOPÉE INDIENNE.

Une édition revue, corrigée et considérablement augmentée de la Pharmacopée du Bengale vient d'être publiée en anglais. Rédigée par le docteur Waring, sous la surveillance d'une commission des plus savants pharmacologistes anglais nommée par le ministre secrétaire d'État de l'Inde, elle est mise en concordance avec la dernière Pharmacopée anglaise pour servir de Codex dans tout l'empire indien et être adoptée dans l'enseignement officiel. En conséquence, au lieu de l'ordre alphabétique, les médicaments y sont classés suivant leurs affinités, elle fait connaître les poids et mesures anglais, les chiffres romains et

arabes; elle contient ainsi toutes les préparations et les substances médicinales, la plupart végétales, usitées dans l'Inde, divisées en deux classes : la première comprenant celles dont les propriétés sont bien connues et constatées; la seconde, celles dont le rang thérapeutique est plus douteux, avec des renseignements sur leurs usages et leurs doses.

On prévoit dès lors de quel intérêt ce livre peut être pour les médecins européens. Si plusieurs de ces remèdes exotiques sont connus, un plus grand nombre sont tout nouveaux pour eux. C'est ainsi qu'à l'*aconitum ferox*, dont les propriétés sont les mêmes que notre *aconitum Napellus*, sinon plus puissantes par une plus grande quantité d'aconitine, se joint l'*aconitum heterophyllum* privé d'aconitine et employé comme tonique. La racine du *coptis teeta*, autre renonculacée qui croît dans le pays d'Assam, est un très-bon amer. L'*andrographis paniculata*, ou kariyat, est un autre amer tonique analogue au quassia. Les graines du kaladana (*pharbitis Nil*) sont substituées avantageusement au jalap, de même que les bulbes du *crinum asiaticum* remplacent celles de la scille. La *ginocardia odorata*, formant un genre spécial et appelée *chaulmulgra*, est un tonique altérant très-vanté contre la lèpre. On emploie aussi, dans l'Inde et le Cambodge, l'huile des graines du kokum (*garcinia purpurea*) donnant une gomme-gutte très-estimée pour la confection des pessaires, au lieu des corps gras employés ici, de même que l'oléo-résine, qui s'obtient du gurjun (*dipterocarpus laevis*), remplace le copahu contre la gonorrhée. Mais une des plus curieuses plantes révélées par cette Pharmacopée est le *datura alba*, le dhatura si bien connu dans le pays comme employé par les Thugs et autres voleurs de la Péninsule. C'est le poison le plus ordinaire après l'arsenic.

Autant ce livre est riche en substances et en préparations thérapeutiques nouvelles du règne végétal, autant il est pauvre en



produits minéraux ; il n'en contient aucun. Et quant au règne animal, la *milabris cichorii* remplaçant la cantharide, et l'huile de squalé remplaçant celle de morue, sont tout le bagage de cette Pharmacopée indienne. Elle n'ouvre donc de nouvelles voies à la thérapeutique que par le règne végétal, mais c'en est assez pour la recommander.

### Formules empruntées au Journal L'UNION MÉDICALE.

#### EMPLÂTRE RÉVULSIF. — BEASLEY.

Cantharides en poudre grossière....	60 grammes.
Beurre de muscade .....	60 —
Cire jaune .....	60 —
Emplâtre de résine .....	360 —
Emplâtre de savon .....	600 —
Eau bouillante .....	250 —

On infuse les cantharides dans l'eau bouillante pendant six heures, on passe avec expression à travers une toile, et on évapore aux deux tiers le liquide provenant de la filtration. On le mêle avec les autres substances fondues au bain-marie, et on remue jusqu'à ce que le mélange soit bien intime.

L'emplâtre ainsi obtenu est appliqué sur la poitrine, et laissé plusieurs jours en place, jusqu'à ce qu'il ait produit une rubéfaction énergique. — C'est un remède utile dans les bronchites rebelles.

N. G.

#### CHARPIE NOIRE. — HIGGINBOTTOM.

Nitrate d'argent cristallisé .....	4 grammes.
Eau distillée .....	50 —

Faites dissoudre et plongez dans la solution :

Charpie fine .....	15 —
--------------------	------

Faites sécher sur une assiette.

Fricke prépare une solution de nitrate d'argent quatre fois plus faible.

La charpie noire est conseillée dans le traitement des vieux ulcères qui ont besoin d'être excités. — Quand la plaie exhale une mauvaise odeur, on peut substituer à la charpie noire la charpie coaltarée, c'est-à-dire celle qui a été plongée dans une émulsion de coaltar et séchée. N. G.

COLLUTOIRE TONIQUE ET ANTISEPTIQUE. — BEASLEY.

Eau de chaux.....	45 grammes.
Teinture de myrrhe.....	8 —
Miel rosat.....	8 —

Mélez. — Conseillé pour toucher plusieurs fois le jour les ulcérations superficielles de la muqueuse buccale. N. G.

GOUTTES EMMÉNAGOGUES. — BRANDE.

Teinture d'aloès composée.....	24 grammes.
Teinture de valériane.....	24 —
Teinture de mars tartarisée.....	12 —

Mélez.

Une cuillerée à café dans de l'infusion de camomille, pendant les deux ou trois jours qui précèdent les règles. N. G.

ÉLECTUAIRE FERRUGINEUX ANTICACHECTIQUE. — BATH.

Battitures de fer pulvérisées ....	} .... āā Q. S.
Mélasse.....	

pour obtenir une pâte ferme. — A 125 grammes de cette pâte, ajoutez :

Carbonate de magnésie.....	8 grammes.
Gingembre pulvérisé.....	8 —

On en administre une cuillerée à café deux fois par jour, pendant trois jours ; le malade se repose trois jours, puis revient à

l'usage du remède. — Utile dans la chloro-anhémie et les différentes formes de cachexie. N. G.

---

GARGARISME IODURÉ. — ROSS.

Teinture d'iode .....	4 à 6 grammes.
Teinture d'opium .....	4 —
Eau distillée .....	150 —

Mélez. — Conseillé dans le cas d'ulcérations de la gorge liées ou non à la syphilis. N. G.

---

POUDRE ANTICATARRHALE. — HÔPITAUX ALLEMANDS.

Soufre sublimé et lavé .....	8 grammes.
Crème de tartre soluble .....	24 —
Soufre doré d'antimoine .....	80 centigrammes.

Mélez et divisez en 16 paquets.

On donne un à trois de ces paquets par jour aux personnes atteintes de catarrhe des bronches, afin d'entretenir la liberté du ventre et de faciliter l'expectoration. N. G.

---

PILULES CONTRE LES AFFECTIONS CUTANÉES REBELLES. — KOPP.

Bichlorure de mercure .....	15 centigrammes.
Extrait de ciguë .....	4 grammes.

Dissolvez le bichlorure dans une très-petite quantité d'alcool, ajoutez l'extrait de ciguë et Q. S. de poudre de réglisse pour obtenir une masse bien homogène, que vous diviserez en 60 pilules.

Dose : De une à six par jour, en augmentant graduellement, pour combattre les affections de peau rebelles. N. G.

---

PILULES CONTRE LA CONSTIPATION. — CLAY.

Fiel de bœuf épaissi .....	8 grammes.
Essence de carvi .....	10 gouttes.
Carbonate de magnésie .....	Q. S.

pour 36 pilules.

On les prescrit à la dose de six par jour, en trois fois, pour remédier à la constipation qui résulte d'un défaut de bile. N. G.

POUDRE CONTRE LA COQUELUCHE. — HECKER.

Poudre de racine de belladone...	8 centigrammes.
Musc pulvérisé .....	30 —
Camphre pulvérisé .....	30 —
Sucre blanc pulvérisé .....	2 grammes.

Mélez et divisez en huit paquets.

On en donne de un à trois par jour aux enfants au-dessus d'un an qui sont atteints de la coqueluche. N. G.

PILULES TONI-PURGATIVES. — BRANDE.

Sulfate de fer purifié .....	1 gr. 25 centigr.
Carbonate de potasse .....	1 gr. 25 centigr.
Myrrhe .....	4 grammes.
Aloès succotrin .....	2 —

Mélez et divisez en trente pilules.

Deux à trois par jour, pour combattre la constipation des chlorotiques et réveiller l'appétit. N. G.

PILULES PURGATIVES. — BAILLIE.

Extrait de coloquinte composé .....	3 grammes.
Extrait d'aloès .....	3 —
Savon blanc .....	1 —
Essence de girofle .....	6 gouttes.

pour vingt pilules.

On les administre à la dose de trois le soir ou le matin à jeun, pour obtenir un effet purgatif. N. G.

EMBROCATIION RÉSOLUTIVE. — BEASLEY.

Chlorhydrate d'ammoniaque .....	30 grammes.
Vinaigre distillé .....	50 —
Alcool rectifié .....	50 —
Eau distillée .....	500 —



Faites dissoudre.

Employée en lotions et sous forme de compresses sur les contusions et sur les tumeurs, pourvu que la peau ne présente point de plaies.

N. G.

GARGARISME ASTRINGENT. — KOCKER.

Infusion de feuilles de sauge..... 170 grammes.

Teinture de cachou..... 8 —

Miel clarifié..... 30 —

Mélez.

Conseillé contre la salivation mercurielle et la stomatite aphteuse. Le malade fera usage, en outre, de boissons délayantes, telles que la décoction de gruau coupée avec du lait ou du petit-lait.

N. G.

PILULES EMMÉNAGOGUES. — LALLEMAND.

Seigle ergoté pulvérisé .....	} aa... 40 centigrammes.
Aloès succotrin pulvérisé...	
Rue pulvérisée.....	
Gomme pulvérisée.....	Q. S.

pour douze pilules.

Une, trois fois par jour, contre l'aménorrhée; on prescrit, en outre, des bains de pied sinapisés pendant les trois jours qui précèdent l'arrivée probable des règles. Si l'aménorrhée tient à l'appauvrissement du sang, on conseillera les préparations ferrugineuses et une nourriture animalisée.

N. G.

LINIMENT RUBÉFIANT. — LEWIN.

Semences de moutarde noire pulvérisées. 180 grammes.

Essence de térébenthine ..... 360 —

Faites digérer quatre jours, filtrez et ajoutez à la solution :

Camphre en poudre ..... 120 grammes.

Employé en frictions pour produire une révulsion sur la peau.

On obtient une rubéfaction encore plus énergique avec 20 gouttes d'essence de moutarde dissoute dans 20 grammes d'alcool, ou avec 5 ou 6 gouttes d'essence de moutarde dissoute dans 4 grammes d'huile d'amandes douces.

On étend ces mélanges sur la peau, et on la recouvre avec des compresses pendant dix minutes environ. N. G.

## BOISSON PURGATIVE. — YOUNG.

Carbonate de soude cristallisé.....	10 grammes.
Crème de tartre cristallisée.....	10 —
Eau.....	250 —

Introduisez le tout ensemble dans une bouteille de grès et assujettissez solidement le bouchon. — A prendre le matin à jeun, pour obtenir une purgation légère. La même dose sera ingérée plusieurs fois de suite, si la première n'a produit qu'un effet insuffisant. N. G.

## PILULES PURGATIVES. — NÉLIGAN.

Extrait simple de coloquinte....	1 gr. 25 centigr.
Extrait de jalap.....	75 centigrammes.
Pilules bleues.....	75 —
Poudre d'ipécacuanha.....	28 —
Essence de menthe poivrée.....	3 gouttes.

pour douze pilules.

Deux ou trois le matin, à jeun.

N. G.

## POTION ANTIDIARRHÉIQUE.

Hydrolat de laitue.....	80 grammes.
Extrait thébaïque.....	5 centigrammes.
Extrait de ratanhia.....	60 —
Sirop de coings.....	32 grammes.

Faites dissoudre.

A donner par cuillerées, d'heure en heure. Si la diarrhée est accompagnée de vomissements, on prescrit l'usage de l'eau de

Seltz, édulcorée avec le sirop de coings, et prise en petite quantité à la fois. Si les coliques sont vives, on administre un quart de lavement amidonné et laudanisé, et on fait appliquer des cataplasmes sur le ventre. N. G.

## GARGARISME ASTRINGENT. — THOMSON.

Infusion de roses rouges .....	160	grammes.
Acide sulfurique dilué .....	3	—
Teinture de cachou.....	10	—
Teinture d'opium .....	4	—

Mélez.

Conseillé contre les ulcérations aphtheuses.

N. G.

## ÉPHÉMÉRIDES MÉDICALES.

Une sentence du lieutenant-général de police, en date du 3 septembre 1760, déclarait valables les saisies faites, chez les jésuites, de boîtes de thériaque et de confection d'hyacinthe, à la requête des apothicaires de Paris. La sentence fait en même temps défenses à toutes communautés séculières et régulières de vendre et débiter aucunes marchandises d'apothicaires sous telle peine qu'il appartiendra. Les jésuites de la maison professe, rue Saint-Antoine, sont condamnés à 100 livres d'amende et 1,000 livres de dommages et intérêts envers les apothicaires et épiciers-droguistes.

## HYGIÈNE PUBLIQUE.

SUR UNE ESPÈCE DE CHOLÉRA-MORBUS CAUSÉ PAR DES GLACES  
PRISES PENDANT LES CHALEURS DE L'ÉTÉ.

Les chaleurs tropicales que nous avons subies cet été, l'usage qu'a fait la population de fruits dont quelques-uns n'étaient pas à

un état de maturité convenable, ont donné lieu à de nombreuses coliques dont la cause a été mal interprétée : on a, par un excès de zèle, mis la population en émoi en cherchant à faire croire que ces coliques étaient le prodrome d'une maladie des plus graves. On a cherché à rassurer les timides en leur faisant connaître les causes de ces coliques, dues, pour la plupart, à des imprudences, à l'usage intempestif de boissons glacées ; précisant mieux les faits, nous avons voulu, en publiant les observations suivantes, aider à élucider la question.

Vers la fin du printemps et au commencement de l'été de 1825, plusieurs personnes, à Paris, ont éprouvé, après avoir pris des glaces, des accidents assez graves pour qu'on pût les attribuer à un empoisonnement.

Quoique les incommodités causées par ces substances aient toutes cédé aux premiers secours de l'art, l'autorité jugea qu'il serait utile, pour prévenir le retour de pareils accidents, de faire des recherches sur leur véritable cause ; et, par suite des renseignements qu'elle transmit au procureur du roi, on procéda à une enquête de laquelle il résulte qu'à la fin de mai 1825 quelques personnes, au nombre desquelles se trouvaient M. Mascré et sa femme, propriétaires du café de la Rotonde, au Palais-Royal, furent indisposées après avoir pris dans leur café même des glaces à la vanille. Le sieur Mascré s'empressa de prendre les mesures qui lui parurent les plus propres à prévenir le retour de semblables accidents. Il fit examiner les vases et les matières qui servaient à la préparation de ses glaces par M. Chevallier, en présence duquel il fit confectionner des glaces, pour que celui-ci pût reconnaître si son mode d'opérer pouvait apporter quelque chose de nuisible dans la fabrication. M. Chevallier reconnut que le mode d'opérer était convenable, que les vases et ustensiles étaient en bon état, que la masse de laquelle on avait tiré les glaces qui avaient incommodé ne contenait aucune substance sus-



ceptible de déterminer des accidents ; que les soins apportés dans la confection de ces glaces et les matières employées étaient de nature à ne causer aucune incommodité. Par surcroît de précaution, un mortier de marbre et un pilon de bois furent substitués à un mortier de fonte et à un pilon de même métal, qui servaient à piler la vanille. Malgré tous ces soins, le 40 juin et les jours suivants, pendant lesquels la température fut constamment de 21 à 22 degrés, et surtout le 11 du même mois, jour où la représentation royale donnée au Théâtre-Français avait attiré beaucoup de personnes au café, après le spectacle, les accidents furent assez nombreux. Le sieur Mascré, justement alarmé de ces nouveaux faits, consulta M. Vauquelin, qui examina les vases, sarbotières, les glaces ; il reconnut, comme M. Chevallier, que ces vases ne pouvaient rien communiquer aux glaces qui y étaient confectionnées. L'analyse qu'il fit en outre des glaces démontra qu'elles ne contenaient rien de nuisible à la santé. M. Mascré donna, par le conseil de MM. Vauquelin et Chevallier, avis à l'autorité de ces accidents, et, par décision de M. le Préfet de police, M. Pelletier, pharmacien, membre de l'Académie royale de médecine et du conseil de salubrité, fut nommé pour faire de nouveau, avec l'assistance du commissaire de police du Palais-Royal, un nouvel examen des ustensiles et des modes d'opérer du sieur Mascré. M. Pelletier trouva ces vases dans le meilleur état ; il fit aussi confectionner des glaces en sa présence ; il reconnut qu'on opérait avec intelligence et avec une extrême propreté ; malgré toutes ces assurances, M. Mascré, pour obvier à tout inconvénient, *inconvénients imaginaires*, fit renouveler ses sarbotières, et substitua aux houlettes en cuivre étamé dont on s'était servi jusqu'alors des houlettes de bois. Le 16 juin, M. Pelletier, accompagné de M. Chevallier, appelé par M. Mascré, se transporta dans le laboratoire de M. Mascré, et fit faire en sa présence toutes les espèces de glaces, les goûta toutes, ainsi que

M. Chevallier, et il les fit mettre dans les nouvelles sarbotières ; ces glaces furent distribuées le soir ; un commissaire de police assista jusqu'à onze heures du soir à la distribution des glaces. Ces préparations, qui n'avaient causé aucune incommodité quelconque aux deux chimistes présents à leur préparation, furent cependant le sujet des plaintes faites le 17 par quelques personnes à qui elles avaient causé des indispositions. Ces mêmes glaces préparées le 16, examinées par M. Pelletier, qui voulut bien s'adjoindre M. Chevallier, donnèrent les mêmes résultats, à cet examen, que ceux qu'avaient déjà obtenus MM. Vauquelin et Chevallier.

D'après tous ces faits, M. le procureur du roi établit une instruction à cet égard. Les lieux occupés par M. Mascré furent visités ; son chef, ses garçons de salle furent interrogés. Il est résulté de cette investigation minutieuse qu'il y avait impossibilité presque absolue que la malveillance eût pu s'exercer dans un espace resserré, où chaque individu, exposé à un service actif, est sans cesse placé sous les yeux de tous et sous les yeux du chef, plus intéressé que personne à tout voir et à tout surveiller. Cependant les plaintes, qui avaient cessé à compter du 18 juin, se renouvelèrent depuis le 13 jusqu'au mardi 15 juillet, jours pendant lesquels le thermomètre s'éleva successivement de 22 à 28 degrés  $1/2$ . On remarqua que les personnes indisposées avaient été en plus grand nombre ce dernier jour. D'après tous ces accidents, il importait de savoir si des glaces prises dans d'autres cafés que celui de M. Mascré avaient occasionné les mêmes indispositions. Plusieurs accidents absolument semblables avaient déjà été recueillis dans un procès-verbal du commissaire de police du quartier du Temple, en date du 27 juin ; beaucoup d'autres furent révélés, et il en résulta, sur ce point de l'instruction, que l'effet malfaisant des glaces pendant les chaleurs s'était fait sentir non-seulement à Paris, mais encore dans

l'une de nos principales villes de commerce ; il fut même constaté que l'eau glacée seule et des boissons rafraîchissantes glacées, prises dans différents cafés, avaient été aussi funestes que les glaces elles-mêmes ; on acquit la preuve qu'en 1822, année où la température avait été très-élevée, les mêmes symptômes avaient été causés plusieurs fois par l'usage des glaces. En cet état de choses, une commission composée de chimistes et de médecins fut convoquée ; les déclarations des personnes qui avaient été indisposées et les rapports des médecins qui les avaient soignées furent mis sous ses yeux. Les médecins eux-mêmes furent appelés pour suppléer à ce qui avait été omis dans leurs rapports, et pour les discuter contradictoirement avec la commission. Après une mûre délibération, cette commission, composée de MM. Vauquelin, Marc, Lévillé, Marjolin, Orfila et Pelletier, a été unanimement d'avis :

1° Que l'on ne saurait rendre compte des accidents dont il s'agit qu'en les attribuant à une irritation du canal alimentaire déterminée par l'action subite du froid sur l'estomac d'individus qui avaient été longtemps exposés à l'action de la chaleur et de la sécheresse ;

2° Que les moyens de se garantir de ces accidents seraient de faire un usage très-moderé des glaces, et surtout d'eau glacée, pendant les fortes chaleurs, ou à la sortie des spectacles ou de toute autre réunion nombreuse ;

3° Que la maladie produite par ces glaces doit être traitée comme le *choléra-morbus*.

D'après cet exposé, la cinquième chambre du tribunal de première instance du département de la Seine a reconnu que les indispositions causées par les glaces prises au *café de la Rotonde* ne peuvent être attribuées ni à la *négligence*, ni à l'*imprudence*, ni à la *malveillance*.

A. CHEVALLIER.

(*Bulletin des sciences médicales* de Férussac, t. VI, p. 34.)

---

## SUR LES INFLUENCES ATMOSPHÉRIQUES.

M. Rambosson a publié dans le dernier numéro du *Correspondant* le résultat de recherches intéressantes sur les influences climatiques et atmosphériques et leur rapport avec la santé humaine.

D'abord, sous quel vent convient-il d'habiter ?

Tout le monde sait que de tous les vents celui qui fait le plus monter la colonne barométrique est le vent d'est, et que celui qui l'abaisse le plus est le vent d'ouest. Lorsque celui-ci souffle, il a l'inconvénient d'entraîner avec lui, sur les quartiers situés à l'est des villes, tous les gaz délétères qu'il a rencontrés dans son parcours venant de l'ouest. Il résulte de là que les habitants de la partie orientale d'une ville ont non-seulement leur propre fumée et leurs miasmes, mais encore ceux de la partie occidentale, que leur amènent les vents d'ouest. Lorsque, au contraire, le vent d'est souffle, il purifie l'air en faisant remonter les émanations nuisibles qu'il ne peut rejeter sur l'ouest de la ville.

Donc, les habitants qui sont à l'ouest reçoivent un air pur, de quelque part de l'horizon qu'il leur arrive ; ajoutons que les vents d'ouest étant ceux qui prévalent ou règnent le plus souvent, ils sont les premiers à recevoir cet air, tout frais et tel qu'il arrive de la campagne.

De ce qui précède, M. Junod déduit les propositions suivantes :

1° Les personnes qui ont la liberté du choix, surtout celles d'une santé délicate, doivent habiter l'ouest des villes ;

2° Par la même raison, on doit concentrer à l'est tous les établissements d'où se dégagent des vapeurs ou des gaz nuisibles ;

3° Enfin, en élevant une habitation en ville, et même à la campagne, on doit reléguer à l'est les cuisines et toutes les dépendances d'où peuvent se répandre dans les appartements des émanations nuisibles.



Cette règle a, d'ailleurs, été suivie dans la plupart des agglomérations d'habitants qui sont devenues des villes.

L'influence du vent d'ouest est souvent consultée par les membres des Conseils de salubrité, et beaucoup d'entre eux ont des tables décennales constatant la fréquence de tel ou tels ; cela les a souvent portés à proposer le refus d'autorisation des fabriques qui auraient été nuisibles à la population.

---

ESSENCE DE TÉRÉBENTHINE COMME ANTIDOTE DES ÉMANATIONS  
DU PHOSPHORE.

Dans une fabrique d'allumettes chimiques de Stafford, les ouvriers qui s'occupent du *chimicage* et du *trempage* des allumettes portent au-devant de la poitrine un vase en fer-blanc qui contient de l'essence de térébenthine. Cette précaution suffirait, dit-on, pour préserver les ouvriers des effets fâcheux du phosphore. On savait déjà que les vapeurs du goudron, de l'acide cyanhydrique, de l'essence de térébenthine, s'opposent à la combustion du phosphore et à sa phosphorescence : ce qui précède en est une application pratique.

(*Archives générales de médecine*, juillet.)

---

ENCORE UN ACCIDENT DU A LA PIQURE D'UNE MOUCHE.

A Passy-sur-Marne, un pauvre marchand de peaux de lapins, le nommé Pierry, fut piqué à la joue par une mouche. Il ne tint pas compte des observations qu'on lui fit en voyant sa joue enfler.

Quand la douleur devint intolérable, il s'adressa à une bonne femme qui fait de la médecine sans diplôme et qui, naturellement, eût été fort en peine de le guérir. Vingt jours plus tard, Pierry était mort : la mouche qui l'avait piqué lui avait communiqué une affection charbonneuse. (*Journal de l'Aisne*.)

---

## CAUSES ET PROPAGATION DU TYPHUS FAMÉLIQUE.

M. Hallopeau fait connaître ce que M. Virchow a établi dans une conférence sur le *typhus famélique*.

M. Virchow assimile les unes aux autres plusieurs espèces de typhus : celui des armées, celui des navires, celui des prisons et le typhus dit *famélique*, au moins sous une de ses formes.

Selon lui, toutes ces affections sont dues aux mêmes causes : à l'encombrement et à l'infection par la malpropreté et les immondices.

Le manque de nourriture et la mauvaise qualité des aliments ne sauraient les produire : elles peuvent seulement y prédisposer.

Mais comment comprendre l'encombrement dans des villages dont la population n'a pas augmenté, au contraire ?

M. Virchow fait remarquer que le typhus famélique paraît l'hiver, lorsque les paysans, déjà affaiblis par la famine, et craignant le froid, restent enfermés apathiquement dans leurs étroites habitations.

« Il se développe alors un miasme des maisons, l'on peut même dire un miasme des chambres, comme, dans un navire encombré, le miasme des navires. Et, de même que, parmi l'équipage ou les passagers, il se produit la fièvre des navires, de même il se forme là une épidémie limitée que l'on peut, sans scrupules, désigner sous le nom de *typhus des maisons* ou *typhus des chambres*. Quiconque pénètre et séjourne quelque temps dans l'espace infecté, est exposé à contracter la maladie, mais non par contagion : on est alors frappé par le typhus comme on l'est par la fièvre intermittente dans une contrée marécageuse. La maladie peut même être transportée par les vêtements ou autres objets, sans qu'il y ait, dans le sens ordinaire du mot, contagion de l'homme à l'homme. »

On voit qu'une pensée a dirigé M. Virchow dans cette étude : le désir de mettre à néant l'hypothèse d'une épidémie proprement dite. Il ne croit pas à ce que l'on nomme « la constitution médicale, » à l'influence de certaines causes siégeant dans l'air et agissant sur toute une population.

Le typhus naît du miasme humain. Le miasme s'attache aux objets sans vie ; et la propagation du mal se fait ainsi par une sorte de contagion.

## OBJETS DIVERS.

### MÉMOIRE D'APOTHECAIRE.

On a beaucoup parlé sur les mémoires que font les pharmaciens pour leurs clients.

On nous communique la lettre d'un notaire d'une petite ville de l'Aveyron, qui réclame de son client, pour lequel il recevait une somme de 500 francs par an, *la somme de cinquante francs pour chaque année*. C'est là une véritable exaction.

On se demande si cela n'est pas ce qu'on devrait appeler un mémoire d'apothicaire, et non ceux des pharmaciens ? Quel est le Molière qui flétrira cet Harpagon ?

### ENCRE INDÉLÉBILE POUR MARQUER LE LINGE.

#### 1° Solution cuivreuse avec :

Chlorure de cuivre cristallisé.....	8.52
Chlorate de soude.....	10.65
Chlorhydrate d'ammoniaque.....	5.35
Eau distillée .....	60

#### 2° Solution d'aniline avec :

Hydrochlorate d'aniline.....	20
Eau distillée .....	30
Glycérine.....	10
Eau gommeuse à 50 pour 100.....	20

On mêle, au moment du besoin, 4 parties de la solution d'aniline et 1 de cuivre. En écrivant, la teinte est verte ; elle devient rapidement noire. L'exposition à la vapeur est préférable à l'emploi du fer chaud. Cette encre résiste aux acides, aux alcalis, et est d'une fixité remarquable. *(Chemical News.)*

---

#### SUR LES CHAMPIGNONS COMESTIBLES.

S'il est des champignons qui sont vénéneux, il en est qui donnent un produit alimentaire très-recherché et très-estimé ; de ces champignons sont particulièrement récoltés dans la Corrèze, et expédiés par toute la France. Nous avons visité le marché aux champignons à Tulle ; nous avons été étonné d'en voir de si grandes quantités, encore nous a-t-on dit, lors de notre voyage dans cette ville, que la récolte n'était pas abondante.

L'année 1868 est une année exceptionnelle ; aussi les nombreuses maisons qui préparent les conserves alimentaires, et qui ont leur siège à Tulle, à Brives, achètent-elles des quantités considérables de cèpes et d'oronges, qu'elles destinent à l'exportation non-seulement pour Paris et les grands centres de la France, mais encore pour l'étranger, surtout pour les États-Unis, qui se montrent très-friands de ces produits corréziens. De leur côté, les ménagères de ces deux villes déploient une activité sans pareille, et font des provisions fabuleuses pour l'hiver prochain.

Mais les ferblantiers ne suffisant plus à la besogne, et le prix du beurre et de l'huile haussant considérablement, voici qu'on est obligé de recourir aux vieux procédés : on pèle les champignons ; on les coupe en tranches, et on les fait sécher ainsi au soleil, pour s'en servir plus tard à parfumer les sauces.

« Eh bien ! malgré tous ces achats de chaque jour, les champignons sont apportés en tel nombre sur nos places, qu'ils sont tombés à un bon marché que l'on était bien loin de prévoir, il y



a seulement trois semaines. Ainsi, on cite ce fait : un paysan de Saint-Féréol vendit, avant les pluies du mois dernier, une petite charretée de champignons, à un des principaux expéditeurs, au prix de 100 francs ; au même marché, il a dû céder cette même charge au prix de 8 francs. »

Les champignons préparés et conservés dans la Corrèze (les cèpes) ne peuvent être comparés aux champignons que l'on achète sur nos marchés. Ces champignons sont savoureux, se coupent d'une manière toute particulière ; on croirait, lorsqu'on en fait usage, manger d'*excellente viande*. On sait que nos champignons ne présentent pas ce caractère, et que souvent, après la cuisson, ils présentent à la bouche quelque chose de sec et de peu savoureux.

---

#### FAUSSE PERCEPTION DES COULEURS : LE DALTONISME.

Dans une lecture géologique intéressante, faite récemment à la Société des sciences industrielles de Lyon, M. le professeur Fournet s'est avoué atteint d'une singulière imperfection des organes visuels, connue sous le nom de *daltonisme*, laquelle est beaucoup plus commune qu'on n'est porté à le supposer.

Le daltonisme, qui consiste dans une perception erronée des couleurs, tire son nom de Dalton, célèbre physicien anglais, qui constata le premier sur lui-même cette imperfection visuelle. Pour lui, les fruits du cerisier et ses feuilles semblaient de la même teinte.

M. Fournet a connu deux élèves de l'École des mines qui, n'ayant aucune idée nette des couleurs, étaient réduits à l'impossibilité de distinguer les minéraux. L'un d'eux faisait des lavis carmin avec l'encre de Chine. Pourtant il disait prendre plaisir à voir les tableaux du Louvre, et le second, chose curieuse, était fils d'un miniaturiste en vogue.

Dans un savant écrit, M. le docteur Potton, de Lyon, a rangé

dans la même catégorie une foule d'employés de nos magasins qu'il faut congédier, par la simple raison qu'ils ne parviennent jamais à distinguer les nuances des étoffes.

Nous ajouterons que cette aberration dans la perception des couleurs ayant été cause, dans le service des chemins de fer, de méprises graves, les médecins des compagnies ont grand soin d'éprouver, à ce point de vue, les candidats aux emplois du service ambulancier. M. le docteur A. Favre, médecin de la gare de Perrache, nous a assuré que le nombre des postulants qu'il avait dû faire éliminer, parce que le daltonisme les rendait incapables de distinguer nettement un feu rouge d'un feu vert, était considérable.

*(Salut public.)*

---

#### NOTE SUR LES VINS DE PAILLE.

En dehors de l'Alsace et de la plupart des vignobles de l'Est où elle se pratique, la fabrication des vins de paille est à peu près inconnue dans les autres régions de la France. Tous les plants ne sont pas indistinctement bons pour cette destination, et le cépage convenable étant donné, il faut qu'il soit planté en terre forte, terre à froment. C'est ce qui explique pourquoi la fabrication du vin de paille ne s'étend pas au delà de certains districts qui lui sont spéciaux et comme nature de sol et comme variété de plant cultivé.

A l'époque de la vendange, le raisin est cueilli et chargé avec soin. Arrivé au pressoir, on l'étend sur la paille, mais, le plus ordinairement, il est attaché à des perches ou à des cordes dont le moindre coin de la maison est muni. On trouve de ces raisins pendus jusque dans les greniers, les corridors, etc.

Cette dernière méthode a un avantage : la visite des raisins est plus facile que s'ils étaient étendus sur la paille ; avec un peu de soin, on peut arriver à l'époque de l'égrappage avec un stock de raisin presque entièrement net de grains pourris. On procède à

la fabrication à la fin de février. Les raisins sont visités une dernière fois avant l'égrappage, les grains pourris simplement sont conservés, mais les grains moisissés sont soigneusement écartés.

On foule dans des baquets de petite dimension, et en petite quantité à la fois, car le raisin, étant arrivé à l'état de demi-dessiccation, ne pourrait pas s'écraser complètement, le centre de la masse résisterait à la façon des corps élastiques. Les raisins foulés sont entassés dans un fût mâté sur un de ses fonds, et, vingt-quatre heures après, la fermentation a suffisamment ramolli la masse pour lui permettre de passer sous le pressoir. On comprend que, pour fabriquer ce genre de vin, il faut avoir une fortune quasi-principière et n'avoir pas à attendre après l'intérêt du capital engagé.

Une barrique de vin paille absorbe le raisin qui, avant la dessiccation, en eût produit dix barriques. Ce n'est pas tout encore. Destiné aux tables royales, ou bien encore aux tables épiscopales d'Allemagne, ce vin n'atteint son maximum de qualité qu'après une dizaine d'années au moins. A quinze ans, suivant le *Moniteur vinicole*, il est encore meilleur. Et, chose singulière, pendant tout ce temps, il n'est ni ouillé, ni soutiré, ni collé. Le soutirage serait difficile, et les déchets excessifs, ayant à opérer sur un liquide sirupeux comme de l'or fondu. Quand à l'ouillage, il est inutile; la grande quantité de sucre que contient ce vin le rend inaccessible à l'action de l'air et partant inaltérable. La richesse des marcs en matière sucrée les rend précieux pour remonter les vins blancs faibles ou malades.

---

#### ANTHROPOPHAGES SANS LE SAVOIR.

Divers historiens qui ont écrit sur Paris ont parlé d'une association qui avait eu lieu entre un barbier et un pâtissier : le premier assassinait les gens, le second se servait de la chair des malheureuses victimes pour confectionner des pâtés qui, disent-ils, avaient une vogue extraordinaire.

Ces misérables, dit l'histoire, habitaient en 1226 une maison de la rue des Marmousets, en la Cité. Ils furent, dit-on, condamnés et mis à mort ; la maison où ils habitaient fut rasée, une pyramide fut bâtie sur son emplacement.

Ce fait est-il vrai ? nous ne pourrions l'affirmer que d'après certains auteurs ; selon d'autres, il est douteux.

En est-il de même des faits atroces qui nous sont révélés par les journaux et qui sont les suivants ; ils présentent un caractère qui peut faire croire à leur vérité :

Gameirio, qui, pendant dix ans, a fait les délices de Méquinez, ville du Maroc, est un misérable de la pire espèce. Il débitait de petites brochettes d'un mets appelé *kefta* et qui, malgré son nom pittoresque, n'est tout simplement que de la viande grillée. Gameirio, dont les produits culinaires possédaient un goût relevé et spécial, fit des bénéfices énormes. Sa boutique était le rendez-vous des belles Juives, mais aucune de celles qui étaient entrées ainsi dans le domicile du Maure n'avait jamais donné de mauvais renseignements sur sa galanterie, et cela par une raison bien simple, c'est qu'une fois entrée, elle n'en sortait plus.

Il y a quelque temps, les veilleurs de nuit entendirent des soupirs et des gémissements qui s'échappaient par un soupirail de la maison de Gameirio. Ils firent un rapport, et le lendemain une descente fut faite chez le vendeur de *kefta*.

Arrivée à la cave, la justice trouva le corps d'une femme récemment égorgée, dépecé par quartiers et proprement suspendu aux murailles, comme si c'était de la viande de boucherie. Dans un coin, on retrouva aussi vingt-sept crânes féminins.

On comprit de suite l'application que Gameirio donnait à la chair de ses belles visiteuses.

Inutile de vous dire l'impression horrible que ressentit la population de Méquinez en apprenant cette nouvelle.

Le sultan condamna Gameirio à être traîné sur une claie à



travers les rues, fouetté à chaque encoignure, et son corps, lui vivant, fut coupé en petits morceaux.

---

## NÉCROLOGIE.

---

### Schœnbein.

La science vient de faire une perte considérable par la mort du chimiste Schœnbein, qui s'était fait connaître par des découvertes importantes.

Ce savant laissera dans l'histoire de la science contemporaine un nom impérissable, en raison de deux découvertes fondamentales : l'ozone et le *fulmi-coton*. Par sa découverte de l'ozone, un horizon nouveau a été ouvert à la chimie moléculaire : on a appris qu'un même corps peut, par une simple modification physique, présenter les différences les plus profondes dans ses propriétés. Par la découverte du fulmi-coton, l'art de la guerre s'est enrichi d'un agent nouveau d'une puissance considérable, et qui est loin encore d'avoir donné la mesure de son utilité dans les armes à feu.

Christian Schœnbein est né à Metzingen, près Reutlingen (Wurtemberg), le 18 octobre 1799. Placé de bonne heure chez un fabricant de produits chimiques pour y faire son apprentissage, il y demeura sept ans, au bout desquels il demanda un autre emploi, qui lui permit de compléter ses connaissances chimiques.

Son père l'adressa au professeur Dingler, d'Augsbourg, qui le mit à la tête d'une fabrique de produits chimiques.

Soumis à la conscription, Schœnbein tira un mauvais numéro, devint soldat, mais refusa de prononcer la formule en usage pour le serment de fidélité au drapeau : « Je ne jure pas, dit-il ; un oui ou un non doit suffire. » Instruit de ce fait, le roi de Wurtemberg fit venir le jeune homme, l'interrogea, et, surpris

de sa fermeté autant que de la profondeur de ses réponses, il l'affranchit du service militaire. Ce fut même en partie aux frais du roi que le jeune homme fut envoyé à l'Université de Tubingue, puis à celle d'Erlangen, pour y terminer son instruction scientifique.

---

### **Persoz.**

La science vient de faire une nouvelle perte par la mort de notre collègue Persoz, vice-président du conseil d'hygiène publique et de salubrité, professeur au Conservatoire des arts et métiers, officier de la Légion d'honneur.

Persoz est né en Suisse, le 9 juin 1805, de parents français. Comme beaucoup de chimistes qui ont illustré la science, il eut longtemps à lutter pour arriver à se créer un avenir. Grâce à ses travaux, à sa persévérance, il obtint, en 1826, la place de préparateur de M. Thenard au Collège de France; il eut l'honneur de suppléer cet illustre maître pendant l'été de 1832. En 1833, Persoz prit tous ses grades universitaires, et fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Strasbourg; en 1835, il réorganisa dans cette ville l'École supérieure de pharmacie; on lui confia la chaire de chimie et la direction de l'École.

Persoz, en 1849, fit partie du jury de l'exposition; en 1850, il suppléa M. Dumas à la Sorbonne; en 1852, on créa pour ce savant, au Conservatoire des arts et métiers, une chaire de teinture et d'impression des tissus.

Persoz a été membre des jurys internationaux des expositions de Londres et de Paris; on lui doit l'organisation de la condition des soies et des laines; il en fut, en 1853, nommé directeur.

Persoz était officier de la Légion d'honneur depuis 1855; il avait été nommé chevalier en 1840.

Les travaux de Persoz sont nombreux ; il publia, en 1846, un *Traité théorique et pratique de l'impression des tissus*, 4 vol.

On lui doit : 1<sup>o</sup> un travail *sur la garance* (avec M. Gaultier de Claubry), 1832 ; 2<sup>o</sup> un travail *sur la dextrine* (avec M. Biot), 1832 ; 3<sup>o</sup> un mémoire (avec M. Payen) *sur la diastase* ; 4<sup>o</sup> une publication *sur la transformation du sucre de canne en sucre de raisin*, 1832 ; des mémoires *sur la solubilité des corps, sur leur constitution moléculaire, sur la formation de la graisse dans les animaux, sur l'emploi du sulfate mercurique comme agent comburant sur les tungstates*.

Persoz a aussi publié, en 1839, une *Introduction à l'étude de la chimie moléculaire*, dans laquelle il avait développé ses idées sur les combinaisons binaires successives.

Entré au conseil de salubrité, il trouva dans ce corps non pas des collègues, mais des amis, qui le regrettent sincèrement. Persoz, quoique très-malade, assistait assidûment aux séances ; aussi fut-il, malgré lui, nommé vice-président du conseil pour 1868.

J'ai vivement regretté, absent de Paris lors de son décès, de ne pouvoir accomplir un dernier devoir en accompagnant sa dépouille mortelle, et lui donner un dernier témoignage d'amitié.

A. CHEVALLIER.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

---

### **Manuels de pharmacie et de chimie.**

Par M. HAGER.

M. le docteur Hager, pharmacien renommé en Prusse, vient de publier à la *librairie scientifique* de M. SAVY, rue Hautefeuille, à Paris, un ouvrage très-intéressant, écrit en latin fort élégant.

Les personnes qui se livrent aux travaux de laboratoire et de bibliothèque, susceptibles d'augmenter les connaissances de notre belle profession ; les praticiens que leurs goûts ou leur position attachent plus

particulièrement à l'officine, nous sauront gré de faire connaître un livre si utile, susceptible d'épargner à tous des recherches, des compulsions sans nombre.

Le premier volume a pour titre : *Manuale pharmaceuticum seu promptuarium quo et præcepta notatu digna pharmacopæarum variarum et ea quæ ad paranda medicamenta in pharmacopæas usitata non recepta sunt, atque etiam complura adjumenta et subsidia operis pharmaceutici continentur.*

Il contient toutes les principales formules officinales ou magistrales usitées en Prusse, avec une sobriété de détails et des descriptions très-bien entendues. Pour les préparations des substances vénéneuses, l'auteur a colligé les formules de toute l'Europe, de manière que son livre est sous ce rapport une pharmacopée universelle. Je crois qu'il évitera bien des embarras au pharmacien français, souvent obligé d'exécuter des ordonnances étrangères ou consulté à ce sujet.

Le deuxième volume est intitulé : *Adjumenta varia chemica et pharmaceutica atque subsidia ad parandas aquas minerales.* Il contient toute la chimie pratique nécessaire à la pharmacie ; une quantité considérable de tableaux synoptiques donnent immédiatement les formules, les multiplications chimiques, les densités, les degrés aréométriques, les points de fusion, de solubilité, etc. A la fin, on trouve une partie fort importante, les analyses exactes des principales eaux minérales d'Europe, d'après les meilleurs auteurs, et le moyen de les fabriquer artificiellement.

Pour nos confrères qui réalisent sur les eaux minérales des bénéfices souvent illusoires, cette dernière partie présente un grand intérêt : la préparation artificielle des eaux minérales dans l'officine rendrait un véritable service à l'humanité, à ces clients malheureux qui ne peuvent aller, aux sources, chercher la santé ou une amélioration à leur position, et à tous ces malades dont l'état ou la saison ne permettent pas le transport aux eaux.

Il faut lire cet ouvrage ; il est fait avec la précision minutieuse qui distingue les travaux des pharmaciens allemands, et nous sommes persuadé qu'il peut chez nous rendre de grands services. Les Manuels abrégés et bien faits sont toujours très-utiles.

P. ROCHETTE.

---

Le Gérant : A. CHEVALLIER.